

UNE ROMANCE HISTORIQUE DANS LE STRASBOURG DE 1939

Les cigognes reviennent toujours au printemps



JÉRÉMY MARTIN

Jérémy Martin

Les cigognes reviennent
toujours au printemps

© Jérémy Martin, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1121-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

I

Strasbourg, juin 1939

L'ombre enveloppa les deux adolescents alors qu'ils sortaient du lycée Fustel-de-Coulanges, à l'arrière de Notre-Dame. Le voile projeté par l'interminable flèche solitaire de la cathédrale de Strasbourg rafraîchissait l'air étouffant de ce début d'été. Sur la place du Château, au pied de la géante de grès rose, Claire Wagner s'affairait à retenir ses longs cheveux châtons de la fureur du vent cinglant l'édifice sous les rires de son ami.

— On dit que le cheval du diable galope tout autour de la cathédrale, c'est lui qui provoque tout ce vent.

Marc Schuster s'amusait de la difficulté dans laquelle la légende mettait son amie. Il en joua et lui ébouriffa davantage encore les cheveux désormais emmêlés.

— Tu ne voudrais pas le dresser pour moi, par hasard ? lui dit-elle.

À l'abri, elle parvint finalement à les réarranger et les attacher de sorte que le vent les laissa en paix.

— Et priver le diable de sa monture ? Trop risqué. Il est bien enfermé dans les cryptes sous la cathédrale, mais il viendrait après moi, c'est sûr.

— Comme s'il te faisait peur ! Tu en as vu d'autres.

— Je peux tout à fait te couper les cheveux, en revanche. S'ils t'embêtent.

— Non merci, je tiens à eux.

— Je suis certain de pouvoir les améliorer.

— Je n'en doute pas, mais je préférerais les garder comme cela.

— Ne viens pas te plaindre quand la mode aura changé de l'autre côté du

Rhin !

— Depuis quand tu t'intéresses à ce qu'il s'y passe ? Tu ne parles même pas la langue.

— *Ach ja, Ich spreche gut Deutsch.*

Marc attrapa la main de Claire, moqueuse, et accéléra la marche. Ils déambulèrent dans les rues de la ville millénaire maintes fois éprouvée et dont les cicatrices du passé restaient encore visibles. Ils longèrent ainsi les quais de l'Ill sur ce qui fut jadis le centre économique de la cité et de sa confrérie des bateliers. Les maisons à colombages multicolores leur offraient un décor idyllique ponctué par les nombreux passants et commerçants qui animaient ces ruelles médiévales. La ville entière se gorgait des rayons du soleil et respirait au rythme de ses habitants. Leurs pas les emmenèrent à la Petite France, quartier symbolique de l'ambivalence de Strasbourg, tantôt hôpital à ciel ouvert pour les soldats du XVe siècle, tantôt lieu de prédilection choisi par Vauban pour fortifier la ville alors nouvellement française. Marc et Claire, trop jeunes pour en prendre conscience, progressaient dans ce quartier aux murs marqués des aléas de l'Histoire dont les pages parmi les plus sombres s'écriraient bientôt.

Un primeur y exposait ses fruits débordants de vie et une faim dévorante s'empara du garçon. Il s'approcha de l'étalage et appela Claire. Elle se plaça entre lui et le vendeur et adopta, selon les consignes de Marc, un comportement suspect pour attirer l'attention du marchand. Il en profita pour fourrer plusieurs prunes dans ses poches. Le couple d'amis se hâta dans une ruelle adjacente et déta la à toute allure jusqu'aux Ponts Couverts. Accoudés aux murets de grès face au barrage, ils croquèrent dans les fruits juteux.

— J'aurais dû écouter ma mère, dit Claire, tu es une mauvaise influence. J'imagine que c'est ce qui fait ton charme.

— Tu me trouves charmant ? J'en suis ravi.

— Je me mets à la place des autres filles, ne va pas penser quoi que ce soit.

— Ce ne sont que quelques fruits, il n'en mourra pas.

— Ce serait bête de finir enfermé avant même d'avoir 16 ans.

— C'est sûr que tu ne risques pas d'aller en prison avec cette rigueur

allemande dans tes veines.

— Très drôle, elle ne te ferait pas de mal, d'ailleurs ! Tiens regarde là-haut, Rémy et Jeanne nous attendent déjà !

Au sommet du barrage Vauban, deux silhouettes se détachaient de la bâtisse longiligne. Elles saluaient en leur direction.

— Le dernier arrivé fait les maths de l'autre toute l'année prochaine !

Claire s'en alla subitement à toute allure, avant même d'avoir terminé sa phrase. Marc resta cloué sur place quelques instants, le temps de réaliser l'enjeu de la course puis détala à son tour. Il rattrapa rapidement son amie et la souleva de terre pour la déplacer de son chemin. Les deux riaient comme des enfants. Ils se chamaillèrent encore un peu, avant que le goût du défi propre à chaque adolescent reprenne le dessus. Il se remit à courir, aussi vite qu'il en fut capable, et atteint la destination le premier. Il se retourna pour regarder Claire, le visage embrasé de fierté masculine.

— Je t'ai laissé gagner, affirma-t-elle alors à bout de souffle.

Devant eux, le barrage Vauban, ses deux étages et ses arches caractéristiques, leur faisait face. Ils entamèrent l'ascension de leur point de vue préféré sur la ville, et s'entraidèrent à merveille, posant leurs pieds sur les pierres qu'ils savaient sûres. Leur expérience de cette escalade joua en leur faveur et ils atteignirent rapidement le sommet. Aucun passant n'aurait pu les y voir grimper. Là-haut, ils avancèrent à tâtons sur le gazon et la terre jusqu'au centre du toit afin de jouir du paysage que leur offrait Strasbourg. Les quatre anciennes tours de guet des Ponts Couverts délimitaient l'entrée d'autant de paisibles canaux. Les glycines et les géraniums marquaient de leurs couleurs vives les maisons à colombages déjà chatoyantes. Mais le clou du spectacle résidait dans l'angle unique sur la cathédrale, assez éloignée pour en mesurer toutes les dimensions et jauger de la douce domination qu'elle exerçait sur la canopée urbaine. Elle ponctuait à elle seule deux mille ans de gloire d'une ville libre.

— Quelle course ! commenta Rémy. Je ne t'avais jamais vu courir avec autant d'entrain, Marc. Et cet homme, là en bas, il vous recherche non ?

Le primeur s'agitait sur le pont en contrebas, à bout de souffle. Contraint d'abdiquer, il repartit vers son échoppe.

— Et quel bel exemple de galanterie, rajouta Jeanne.

— Pas besoin de ça entre amis, n'est-ce pas ?

Claire ne répondit pas à Marc. La question l'offensait d'une étrange manière et elle préféra s'asseoir au bord du vide, ses yeux verts jade portés vers la cathédrale. Le jeune homme la rejoignit, loin des deux autres.

— Pourquoi nos balades finissent-elles toujours à cet endroit ? demanda Claire.

— Et bien, ici on peut être seuls, on peut profiter du beau temps et puis on profite d'une vue plutôt sympathique. Je n'ai rien de plus à demander.

— Rien de plus ?

— Je ne dirais pas non à un siège plus confortable.

La jeune fille demeura silencieuse à défaut de savoir comment répondre. Une ombre dans le ciel la sauva de l'embarras.

— Regarde ! Une cigogne survole la Petite France. Quel oiseau majestueux !

— Tu y ressembles plus que tu ne le crois. Ton nez pourrait facilement être confondu avec leur long bec. Claque des dents pour voir si elle te reconnaît !

— Oh ! Attends que je t'attrape.

Claire sauta sur ses deux jambes et se mit à la poursuite de Marc qui courait à grandes foulées sur le toit du barrage Vauban. Il claquait sa mâchoire en une piètre imitation du craquètement des cigognes. Claire en rit tellement qu'elle fut obligée de s'arrêter et de reprendre son souffle. Marc en profita pour la prendre au cou et lui administrer un gentil savon avec le poing serré.

— Je l'aime beaucoup ton nez, lui dit-il. J'apprendrai presque à le dessiner juste pour le hisser à la gloire du monde et l'afficher dans tout Strasbourg, pour le voir en permanence.

— Très ambitieux !

Regagnant leurs esprits, ils se rassirent sur le bord du barrage avec Rémy et Jeanne. Cette dernière tourna son regard sur l'autre côté de l'édifice, vers le début d'une Ill plus sauvage où les saules pleureurs encadraient le cours d'eau

avec grâce. On devinait de ci et de là les nids des ragondins, mais on y pressentait surtout une tranquillité rare et le contraste avec l'agitation de la ville séduisait. De là-haut, l'implacable chaleur du soleil agressait le cuir chevelu des quatre amis et la vision d'une rivière, fût-elle peuplée de rongeurs, leur donna l'idée d'y plonger. Descendant de l'édifice à tâtons, bravant la bienséance, ils se dévêtirent à moitié et se jetèrent dans la fraîcheur de l'eau. S'aspergeant, riant aux éclats, rien n'aurait pu troubler la bonne humeur de ce premier jour de vacances estivales. Rien, à l'exception de la volée de dizaines d'avions de guerre, loin dans les hauteurs des cieux, dont le vrombissement résonna jusque dans le creux des ondulations de l'Ill.

La tête plongée dans son assiette de bouillon de légumes, Marc repensait à sa fin de journée aux côtés de Claire. Pourquoi avait-elle insisté sur les bienfaits de se retrouver au barrage ? Ils s'y étaient retrouvés tous les quatre un jour par hasard et avaient fini par y revenir sans trop y réfléchir. Cachait-elle un message derrière la question ? Le jeune homme chérissait les moments passés en sa compagnie comme avec la sœur qu'il n'avait pas, mais son intuition lui souffla qu'un nouveau sentiment naissait en lui. À cette idée, ses joues chauffèrent et il s'assura aussitôt que sa famille attablée avec lui ne remarquait rien. Rassuré, il revit alors tous les instants, de plus en plus nombreux, partagés avec son amie ces dernières semaines, des promenades le long du Rhin jusqu'aux après-midis entières à travailler ensemble. Cette fin d'année scolaire était étroitement liée à Claire.

— ... probablement des avions de reconnaissance français, envoyés surveiller l'avancée de la situation dans l'Est, dit Jacques sur un ton qu'il voulut apaisant.

Le père de Marc terminait un monologue que le jeune homme n'écoula d'abord pas, trop perdu dans les pensées de son amie, mais l'évocation des avions aperçus plus tôt dans la journée le ramena au cœur du dîner familial. À sa gauche siégeait, sur la petite table carrée de leur appartement du quartier de la Krutenau, Jacques Schuster, son père, l'homme le plus intelligent que Marc eut connu, toujours affairé à la lecture du journal quotidien, lunettes rondes sur le nez sans qu'il n'en eût aucun besoin. En face, Pierre, son aîné de quatre ans, mécanicien automobile dans l'un des plus grands garages du coin. Et puis il y avait Catherine, sa mère qui travaillait en tant qu'infirmière à l'Hôpital Civil, visible depuis la fenêtre de la cuisine et raison de leur déménagement, l'an passé, dans ce quartier délaissé de la ville médiévale. Elle passa la main dans ses cheveux frisés qui tombaient sur les bords de sa mâchoire délicate.

— Sommes-nous certains que ces avions n'étaient pas allemands et ne préparaient pas le terrain de l'on ne sait quoi ? s'inquiéta-t-elle. Quelles sont les nouvelles à la mairie ?

— Je ne suis qu'assistant au premier adjoint, ma chérie, je ne sais pas tout.

— Il doit bien y avoir des rumeurs.

— Je n'ai entendu aucune information pour le moment. On parle de la mairie de Strasbourg après tout, pas des renseignements généraux. Mais il est vrai que cela bouge, là-haut. Monsieur le maire semble fort soucieux de quelque chose. Des grèves de la Manufacture des tabacs ou bien de la situation géopolitique mondiale, je ne pourrais le dire, conclut-il en roulant les yeux vers le plafond. Dans tous les cas, ne vous inquiétez pas, je me prépare à toutes les éventualités.

— Ils ont quand même envahi l'Autriche l'an passé, leurs troupes sont massées derrière la frontière depuis un bon moment. Il se peut qu'ils ne s'arrêtent pas là.

— Je pense qu'un retour allemand ne ferait que du bien à l'Alsace.

Un silence pesant de quelques secondes s'abattit sur la table, avant que Jacques ne finisse par se lever et gifler sèchement la joue de son fils aîné. Marc ne regretta pas son retrait de la conversation qui de toute façon ne l'intéressait pas outre mesure. La rare brutalité dont fit preuve son père le ramena toutefois à la réalité du dîner, ou peut-être était-ce le cri poussé par sa mère.

— Je t'interdis de dire de telles bêtises dans cette maison. Nous sommes français, des milliers de gens sont morts pour que ce soit le cas.

— Mais toi, reprit Pierre, tu es né allemand.

— Tu connais très bien l'histoire de la famille. Ose prononcer à nouveau ces paroles, ose seulement ! le menaça-t-il.

— Jacques, s'il te plaît, calme-toi, lui glissa Catherine. C'est l'esprit rebelle de la jeunesse qui parle à travers ton fils, cela lui passera.

— C'est peut-être vrai. Mais qu'il ne s'avise pas de recommencer.

— Jacques !

Le dîner se termina dans un silence de plomb, ponctué par des sourires chaleureux de Catherine, cherchant à dédramatiser la situation et à faire retomber l'insoutenable pression apparue après cet échange houleux.

Plus tard, Marc se rendit dans la chambre de Pierre. Son grand frère et lui ne partageaient pas souvent de conversation privée. La différence d'âge servait de prétexte à cette pudeur fraternelle. Les années les avaient éloignés, mais l'incident du dîner offrait au jeune homme une chance de se lier davantage avec